

Création de mots et glissements de sens dans le français parlé des étudiants Congolais

Par : Dieudonné Moukouamou Mouendo

Introduction

Cette étude, intitulée « Création de mots et glissements de sens dans le français parlé des étudiants Congolais », est le fruit d'une longue observation des étudiants de l'Université Marien Ngouabi de Brazzaville dans leurs échanges verbaux. Elle porte sur un répertoire de mots et expressions élaboré durant les quatre ans que nous avons passés dans les résidences estudiantines de l'université Marien Ngouabi, pendant nos années d'études. Ce répertoire, dont nous n'avons retenu ici que les mots et expressions les plus usuels, a été complété par quelques contacts et entretiens libres, non enregistrés, avec plusieurs étudiants.

Notre corpus n'est donc pas basé sur un quelconque enregistrement d'interviews ou d'entretiens, moins encore sur un support écrit. Il est plutôt constitué de trente sept mots et expressions que nous considérons comme les plus pratiqués et les plus communs à tous les étudiants, quelle que soit la filière suivie.

Par « français parlé », nous désignons les propos des étudiants, tenus oralement, en langue française ou du moins en ce Français qui est leur propre, puisqu'il n'est ni celui de France, ni celui de nulle part ailleurs. Notre article traite, pour ainsi dire, du jargon des étudiants. Le mot jargon se définit comme « une langue qu'un groupe sociale se forge en modifiant la langue commune, pour ne pas être compris des étrangers au groupe »¹. Le jargon peut bien être également, pour le groupe, un moyen efficace pour exprimer un quotidien et des réalités qui lui sont propres et ne sauraient être mieux exprimés que par l'usage de ce que nous sommes tenté d'appeler un « langage imagé ». Notre étude est donc basée sur la langue parlée car, comme le souligne si bien Henri Frei : « les besoins fondamentaux se manifestent le mieux dans la langue parlée, qui est plus spontanée, moins entravée par la tradition que la langue écrite »².

¹ Dictionnaire Hachette, 2012.

² Henri Frei, *La grammaire des fautes*, Rennes, Enoia, 2003, p 40.

Se forger une langue en modifiant la langue commune sous-entend aussi bien créer des mots nouveaux que donner une nouvelle signification à certains déjà existant. Ceci relève, à notre avis, du domaine de la lexicologie qui est l'« Etude – scientifique – du vocabulaire, de la formation des mots par composition ou dérivation »¹. A travers l'étude du vocabulaire, se profile en effet, celle « des unités de signification (lexèmes, monèmes), de leurs combinaisons (mots, lexis), de leur histoire (étymologie) et de leur fonctionnement dans un système socioculturel donné »². Mayaka ma Kanda corrobore notre avis, lorsqu'il affirme que « la lexicologie (...), dans sa perspective socio-historique, embrasse aussi l'analyse néologique. La néologie ou formation de nouvelles unités de signification concerne aussi bien l'utilisation des formes préexistantes avec un sens nouveau (néologie de sens) que la combinaison nouvelle d'éléments (néologie de forme) »³.

Cette étude s'organise autour de deux grands axes. Le premier analyse la procédure suivie par les étudiants dans la création des mots. Il traite donc de dérivation et composition, sans oublier le sens des nouveaux mots créés. Le second se préoccupe des glissements des mots déjà existant vers des sens nouveaux. Il expose les différentes directions vers lesquelles glisse le sens de certains mots français qui, dans le discours des étudiants, prennent des significations toutes nouvelles, quelquefois contradictoires au sens original.

I – Les étudiants et la création des mots

Nous avons pu établir un répertoire de vingt deux mots et expressions propres aux étudiants. Ce sont : boirase, tchacou, tchacouter, systémer, gommase, catcher, catcheur, catcheuse, décatcher, campusar, walage, waler, waleur, waline, paline, prépalin, prépaline, préprépalin, préprépaline, docpalin, paline-Uмага, palin-Goldberg. Ces mots et expressions ne sont pas français, mais sont intégrés, de façon subtile, par les étudiants dans leur discours quotidien, comme s'il s'agissait de véritables emprunts intégrés.

Surfant entre les expressions consacrées en langue française et celles consacrées dans leur seul univers, les étudiants créent un discours qui leur est propre. Les mots qu'ils créent sont, pour la plupart, des substantifs, des expressions construites autour de verbes auxiliaires et quelques verbes. Deux procédés dominent l'activité créatrice de mots chez ces étudiants : la dérivation et la composition.

¹ P. Theveau, J. Lecomte, *Vocabulaire pratique de la littérature*, Editions Classiques Roudil, 1968, p. 105.

² Dictionnaire Hachette, 2012.

³ Mayaka ma Kanda, « Le jargon des étudiants Kinois. Essai d'analyse lexicologique », in *Scientia*, revue de Sciences, Lettres et Pédagogie appliquée, vol. 2, n° 2, 1986, p. 78.

1 – La dérivation

La dérivation est un procédé de création de mots. Selon Mayaka ma Kanda, elle se réalise « généralement par l'adjonction aux mots primitifs de certains éléments appelés affixes, qui ne fonctionnent pas à l'état autonome de la langue »¹ Cet ajout modifie souvent l'orthographe, le sens et quelquefois la catégorie grammaticale de la base.

La dérivation fait l'objet d'un usage abondant chez les étudiants congolais. Ajoutant des suffixes grecs ou latins à des radicaux de diverses origines, ils parviennent à donner naissance à plusieurs substantifs et quelques verbes.

1 – 1 – Les substantifs et verbes créés

Nous n'avons retenu ici que les substantifs qui sont sensés être les plus usités par les étudiants et les plus connus de tous ceux qui les fréquentent ou essaient de les observer dans leurs échanges et de comprendre leur langage. Il s'agit de : boirase, tchacout, tchacouter, systémer, gommase, catcher, catcheur, catcheuse, decatcher, campusard, bourreur – qui évoquent leur quotidien et leurs conditions d'études – et, walage, waler, waleur, waline et paline qui convoquent leur vie sexuelle.

a – Structure et sens des mots liés aux conditions d'études

a-1 – (La) Boirase

Ce mot, à une certaine époque était plus employé dans les milieux des étudiants fréquentant la Faculté des Sciences de la Santé et le campus n° 4, dit Tcheullima, situé dans l'enceinte de ladite faculté. Il tend, aujourd'hui à se généraliser dans les milieux estudiantins les plus diversifiés.

C'est un mot dérivé du radical boir- et du suffixe -ase. Boir- vient du verbe boire qui signifie avaler. Il est utilisé lorsqu'il s'agit de l'avalement d'un liquide. Quant au suffixe -ase, il est un élément tiré de diastase et désigne certains enzymes. Les enzymes sont en effet, des biocatalyseurs protéiques capables d'activer une réaction biochimique spécifique. Ils sont, pour ainsi dire, des composés chimiques synthétisés par un être vivant et utilisés par lui pour provoquer ou accélérer un ensemble de réactions biochimiques au sein de la matière vivante. C'est par ces réactions biochimiques que certaines substances s'élaborent (par anabolisme) ou se dégradent (par catabolisme).

Le sens que les étudiants congolais donnent au dérivé « boirase », cependant, n'est en rien proche de l'action d'avalier un liquide. La « boirase » désigne plutôt l'action de lire ou d'étudier ses leçons. Mais cette lecture ou étude n'est pas des plus ordinaires. Elle se fait non pas dans une bibliothèque ou assis dans sa chambre, mais debout, en faisant des « allers et retours » à travers des pistes de

¹ Mayaka ma Kanda, « Le jargon des étudiants Kinois. Essai d'analyse lexicologique », in *Scientia*, revue de Sciences, Lettres et Pédagogie appliquée, vol. 2, n° 2, 1986, p. 78.

milieux bien appropriés comme la forêt de L'unité Nationale ou celle de la Patta d'oie à Brazzaville, où les étudiants ont l'habitude d'aller faire leur lecture. Un étudiant en pleine « boirase » a souvent les yeux fixés sur son support papier. Dans ses incessants allers et retours, il psalmodie comme un religieux égrainant son chapelet. Ses gestes frisent souvent l'automatisation et portent à croire qu'il essaie non pas de comprendre son cours mais de le mémoriser, d'être capable de le réciter en cas de besoin. Ainsi, « aller à la boirase », c'est aller étudier ou lire ses cours le but de les mémoriser. « Faire la boirase », c'est lire ou étudier en cherchant, de façon presque obsessionnelle, à tout mémoriser. « Etre en période de boirase », c'est être en période des préparations des examens. C'est une période au cours de laquelle l'activité liée à l'étude ou à la lecture s'intensifie et où tous les étudiants, même moins actifs, se mettent en mouvement, comme sous l'effet d'un stimulant. L'élément catalyseur ici est sans doute la peur de l'échec, qui provoque en l'étudiant un ensemble de gestes théâtraux qui frisent l'effolement.

La « boirase », en tant que opération de mémorisation, signifie la même chose que l'expression « faire le tchacout », dont le substantif a donné naissance au verbe « tchacouter ».

a-2- (Le) Tchacout et le verbe Tchacouter

A la différence de « boirase » qui est un dérivé dont la base est française, le mot « tchacout » est une sorte d'onomatopée dont usent les Congolais pour désigner l'oiseau que l'on appelle le perroquet. Dans la conscience collective congolaise, le cri du perroquet laisse entendre le son « tchaku ». Aussi désignent-ils cet oiseau par ce son. Ce mot n'est donc pas un dérivé. Il se retrouve dans cette partie d'abord pour aider à mieux exprimer la réalité véhiculée par la notion de « boirase » en tant qu'opération de mémorisation, ensuite pour annoncer l'entrée en jeu de verbe « tchacouter » qui est son dérivé.

Soulignant en passant que le mot tchacout pose un problème d'orthographe. S'il faut l'adapter à la structure orthographique des mots des langues congolaises, il s'écrit « tchaku » et non « tchacout » qui tant vers une construction francisée. Les étudiants ne l'orthographient pas. Ils se contentent de le prononcer. Cela nous laisse donc la latitude d'en proposer une orthographe proche de la structure des mots du Français, une langue dans laquelle les étudiants essaient de l'intégrer.

Le nom « tchacout » et le verbe « tchacouter » sont sans doute les deux mots les plus communs à tous les étudiants de l'université Marien Ngouabi. Ils sont utilisés dans tous les milieux estudiantins et ont, dans tous les cas les mêmes significations. « Faire le tchacout » ou « tchacouter » signifie lire ou étudier et mémoriser, mais aussi et surtout, réciter automatiquement ce que l'on a mémorisé. C'est une sorte d'image métaphorique faisant passer l'étudiant, qui se donne à l'exercice de mémorisation ou de récitation, pour un « tchacout » c'est-à-dire un perroquet. Le sens de l'expression « faire le tchacout » et du verbe « tchacouter » est donc très proche du psittacisme, qui est une répétition mécanique, par un sujet, de mots et des phrases qu'il ne comprend pas.

a-3- Systémer

« Systémer » un verbe qui, comme « tchacouter » peut être classée dans la catégorie des verbes du premier groupe. Comme « tchacouter » et « boirase », il exprime également l'idée d'une grande volonté d'étudier et de mémoriser. Mais il relève plus du langage des étudiants de la Faculté des Sciences, notamment ceux qui se définissent comme des étudiants en sciences exactes. C'est un verbe dérivé de systém- et du suffixe -er. La racine systém- vient du substantif système qui peut être défini comme un ensemble cohérent de notions, de principes liés logiquement et considérés dans leur enchaînement. Pourtant le sens de « systémer » n'a rien à avoir avec la notion de principes logiques ou d'enchaînement. « Systémer », c'est tout simplement veiller, c'est-à-dire blanchir la nuit devant un tableau, pour étudier ses formules et exercices de mathématiques, de physique chimie ou toute autre science exacte. Aujourd'hui, de plus en plus « systémer » tend vers le fait de tout simplement passer la nuit à étudier, sans dormir. Le mot « systémer » tend vers la notion de méthode, en tant manière de procéder dans la résolution d'un problème. Pour des étudiants qui, la journée, en dehors de leurs cours, s'adonnent à plusieurs d'autres activités qui leur permettent de subvenir à certains de leurs besoins vitaux, blanchir la nuit à réviser ses formules et s'exercer à traiter ses exercices devient une méthode pratique. « Systémer » est donc une pratique méthodique qui consiste à blanchir la nuit à étudier ses leçons et résoudre ses exercices, et à consacrer la journée à la recherche pain quotidien.

Cependant après avoir « tchacouter », « systémer », ou passé plusieurs jours de « boirase », il arrive que l'étudiant vienne à tout oublier le jour même de l'évaluation. Dans ce cas, il dit avoir souffert de la « gommase ».

a-4 - (La) Gommase

Comme le mot « boirase », « gommase » est un substantif dérivé plus employé dans les milieux des étudiants fréquentant la Faculté des Sciences de la Santé et le campus n° 4, dit Tcheullima. Il vient du radical gomm- et du suffixe -ase. Gomm- vient du mot gomme qui désigne un petit bloc de caoutchouc ou de matière synthétique servant à effacer. La « gommase » se manifeste par l'oubli ou la perte totale ou partielle, le jour de l'évaluation, des leçons étudiées, qu'on croyait pourtant avoir bien mémorisées. L'étudiant a l'impression qu'une gomme est passée sur son cerveau et a effacé toutes les notions étudiées. Ainsi, « avoir la gommase », « souffrir de la gommase » ou « subir la gommase », c'est tout simplement oublier, le jour même de l'évaluation, toutes les notions étudiées. Il court alors le risque de « boire ». Le verbe boire, nous le verrons dans la deuxième partie, ne signifie pas toujours la même chose qu'en français.

a-5- Catcher

Catcher est un verbe dérivé d'une base venant de l'Anglais Catch- et du suffixe -er. Catch- vient du verbe « to catch » qui signifie saisir, attraper, ternir ou retenir. Dans le langage des étudiants congolais le verbe « catcher » est un « mot-image » exprimant l'idée de la rétention ou l'action d'empêcher d'atteindre un objectif ou d'assouvir un désir. Ils l'utilisent pour dire qu'un enseignant les a notés insuffisamment, alors que leur travail aurait mérité plus. A travers le verbe « catcher », les étudiants dénoncent subtilement ce qu'ils considèrent comme une volonté malveillante de

l'enseignant de leur refuser le nombre de points nécessaires pour leur passage en classe supérieure. Ainsi, il n'est pas rare d'entendre un étudiant dire que tel ou tel autre enseignant « m'a catché ». Actuellement, l'expression tend à sortir du seul contexte des études pour intégrer le domaine plus vaste de la vie quotidienne. Aussi, un étudiant à qui son condisciple a refusé un morceau de pain peut bien dire : « il m'a catché ». De même celui qui souhaite avoir un acte sexuel avec sa petite amie et qui se le voit refusé peut dire : « ma paline (ou ma waline) m'a catché » ou « ma paline (ou ma waline) me catche ou est en train de me catcher ces derniers temps ». Parline et Waline sont deux mots créés par les étudiants. Ils sont liés à la sexualité. Nous reviendrons ci-dessous sur l'analyse de leur structure et leur sens. Le verbe *catcher* a donné naissance à un dérivé servant à nommer l'agent qui fait l'action de *catcher*. Ce dérivé, c'est « *catcheur* ».

a-6- (Le) *Catcheur*

Dans le discours des étudiants le mot *catcheur* est polysémique. Ce mot qui d'ordinaire désigne les lutteurs dans un combat de *catche* ne perd pas son sens premier, mais acquiert un autre, plus particulier. Les étudiants nomment ainsi les enseignants qu'ils considèrent comme leurs bourreaux, non parce qu'ils les briment, mais parce que, pendant les évaluations, ils ne reçoivent pas de ces enseignants les notes souhaitées. Le substantif « *catcheur* » est constitué du radical *catch-* et du suffixe *-eur* qui sert à désigner l'agent. Dans la conscience collective des étudiants congolais, si dans une discipline donnée, la majorité n'a pas la moyenne, c'est que l'enseignant responsable de cette discipline est un *catcheur*. Et, lorsqu'ils ont finalement réussi à décrocher le module ou l'unité valeur de cet enseignant qu'ils considéraient comme leur *catcheur*, ils disent avoir été « *décatché* ».

a-7- *Décatcher*

C'est un verbe construit à la fois par préfixation et par suffixation. Il est constitué du radical *catch-*, précédé du préfixe *dé-* et suivi du suffixe *-er*. Le préfixe *dé-* donne au mot une signification relativement proche du sens du mot *séparer*. Mais « *décatcher* » ne signifie pas *séparer*. Il signifie plutôt libérer. Le terme « *décatcher* » en tant qu'action consistant à libérer quelqu'un d'une situation vécue comme un emprisonnement prend tout son sens lorsque le verbe « *décatcher* » est utilisé dans le cadre des rapports d'amitié ou de fraternité entre étudiants. En effet dans les résidences étudiantes de l'université Marien Ngouabi, la solidarité est le secret de la survie. Les étudiants s'entraident. Ils se partagent non seulement la documentation pour les études mais aussi les ustensiles de cuisine, les denrées alimentaires et même objets de toilette. Ainsi, un étudiant en manque, qui reçoit une aide matérielle d'un autre peut dire que ce dernier l'a « *décatché* », c'est-à-dire libérer du manque. « *Décatcher* » fait, pour ainsi dire, partie du quotidien du « *campusard* ».

a-8- (Le) *Campusard*

Le non « *Campusard* » est dérivé de *campus* et du suffixe *-ard*. Le *campus* désigne selon le Dictionnaire Hachette Encyclopédique, « un vaste terrain qui entoure les bâtiments de certaines universités ». Par extension stipule le même dictionnaire, le *campus* désigne une « université dont les divers bâtiments sont séparés ». Au sens qu'en donne les étudiants de l'université Marien Ngouabi de Brazzaville, le mot *campus* désigne les résidences dans lesquelles l'Etat congolais loge

certains étudiants de l'unique université étatique que compte le pays. Quant à -ard, il est un suffixe à valeur péjoratif, comme dans les mots chauffard, vantard ou trouillard.

Le mot « campusard », dans le discours des étudiants congolais et pour certains brazzavillois, sert à désigner les étudiants résidants dans les ces logements mis à la disposition des étudiants de l'université Marien Ngouabi par l'Etat congolais. Ces logements se caractérisent en générale par les difficiles conditions dans lesquelles se trouvent leurs occupants souvent, non seulement privés d'eau, d'électricité et de toilettes commodes, mais aussi et surtout de ressources nécessaires pour leur nutrition et leurs soins de santé en cas de maladie. Ces conditions de misère renforcent donc l'image péjorative de ces jeunes étudiants qui, sans doute inconsciemment, se nomment « campusard » et se définissent comme tel pour se distinguer des autres étudiants, sans forcément vouloir s'exclure. L'actualité sportive aidant, ces étudiant utilisent un « mot-image » pour nommer la dureté de la vie à la quelle sont soumis quotidiennement. Ce mot, c'est « le calcio ». Le mot calcio est d'origine italienne. C'est le nom du championnat de la première division de football en Italie. Ce championnat est réputé difficile, parce que très physique et âprement discuté par des équipes qui ne se font pas de cadeaux. Les étudiants comparent donc leurs difficultés de la vie à cette âpreté qui caractérise un championnat italien dont il est presque impossible pour un joueur d'en sortir sans avoir subi un choc violent qui l'oblige à être loin des terrains pendant quelques jours. Soulignant que les étudiants des campus ne sont pas les seuls à se plaindre du calcio. Ceux qui partent des départements pour Brazzaville qui sont reçu par parents aux revenus modestes s'en plaignent également.

a-9- (Le) Bourreur

Bourreur est un mot dérivé de bourr- et -eur. Le premier élément (bourr-) vient du verbe bourrer, signifie garnir de bourre, ou remplir complètement. Le second (-eur) est un suffixe désignant l'agent, celui qui fait l'action. Dans le discours des étudiants de l'université Marien Ngouabi, bourrer penche sensiblement vers le sens familier qui dans l'expression « bourrer le crane à quelqu'un » veut dire chercher à le tromper. Ainsi, le bourreur désigne un menteur, un grand menteur.

b – Structure et sens des mots liés à la vie sexuelle

Outre ces lexèmes leur permettant de parler des difficultés liées aux études, les étudiants de l'université Marien Ngouabi ont créés tout un vocabulaire relatif à l'acte sexuel ou du moins à la relation homme femme, notamment dans le cadre du copinage. Au centre de ce vocabulaire de trouve le nom « Walage ».

b-1- (Le) Walage

C'est un substantif dérivé de Wal- et du suffixe -age. Il désigne l'acte sexuel. S'il est facile de situer l'élément -age dans la catégorie des suffixes dont le sens est lié au mot « action », il par contre est plus difficile de le faire pour wal- dont l'origine semble bien flou. Deux hypothèses cependant nous permettent d'essayer de situer ce dernier. La première, c'est que le mot « walage » est peut-

être une déformation fantaisiste du verbe « kuwala », qui dans certaines langues Kongo (groupe ethnique du Sud-ouest du Congo) signifie râper et désigne une opération liée à la fabrication du pain de manioc. C'est en faite une opération qui consiste à enlever les fibres fines des tubercules de manioc ramollis, pour ne garder que la substance qui passera par un pétrin manuel pour être transformé en pâte. Râper sous-entend des mouvements allé et retour de la main maniant l'instrument utilisé pour râper, mais aussi et surtout, des frottements réguliers de la râpe avec la matière. Et, ces mouvements et frottements peuvent bien donner au mot « walage » son sens d'acte sexuel qui, lui également, suppose mouvements et frottements.

La deuxième hypothèse est que le mot « walage » est peut-être une déformation fantaisiste du verbe « kolala » (en Lingala) ou « kulala » (en Kituba) qui dans les deux véhiculaires, signifie dormir, se coucher. En effet, ce verbe « kolala » ou « kulala », conjugué à certains temps comme impératif, se dit tout simplement « lala » et signifie dors ou couches-toi. Cet usage lui confer, dans les deux véhiculaires (Lingala et Kituba), un sens figuré dont la signification tend à désigner l'action de faire l'acte sexuel. Le substantif « walage » a donné naissance au verbe « waler »

b-2- Waler

C'est un verbe créé par dérivation. Il vient de Wal- et du suffixe -er. Dans la langue française, « Waler » peut être classé, grâce à sa terminaison, dans la catégorie des verbes du premier groupe. Le verbe « waler » exprime l'action de faire l'acte sexuel. De ce verbe va naître deux autres substantifs : le « waleur » la « waleuse ».

b-3- (Le) Waleur

C'est un nom masculin, dérivé de wal- et de l'affixe -eur qui désigne l'agent qui fait l'action de « waler ». Le « waleur », c'est donc l'homme qui fait l'acte sexuel. Ce mot est aussi utilisés pour désigner le petit ami, c'est-à-dire celui qui procure à sa petite amie le soutien sentimental et plaisir sexuel nécessaires. Le féminin du mot « waleur » est « waline ».

b-4- (La) waline

Ce substantif que serait normalement construit avec le suffixe -euse, qui la marque du féminin des noms masculin en -eur, est curieusement construit en -ine. En effet, -ine est un suffixe servant à désigner des substances isolées ou obtenues synthétiquement. La dérivation, par -ine, du mot « waline » semble relever du ludique. En ce qui concerne les niveaux de langue, le sexe et le copinage relèvent souvent du niveau familier. Les mots liés à ces deux réalités sont souvent de construction fantaisiste, l'objectif étant de les rendre amusants. « Waline » est très proche du mot « paline ».

b-5- (La) Paline et (Le) Palin

« Paline » est un substantif féminin. Il vient de palin- et de -e. Palin- est un élément qui vient du grec palin, il veut dire « nouveau ». Il a servi par exemple à la construction du mot « palingénésie » qui désigne la régénération du monde et de tous les êtres ; une régénération suppose un renouvellement. Le mot « palin » est beaucoup utilisé par les étudiants congolais qui nomment ainsi

tout étudiant de sexe masculin nouvellement inscrit à l'université et qui n'y a pas encore passé une année. A côté du mot « palin », les étudiants ont créé le féminin « paline » pour nommer les filles nouvellement inscrites à l'université. Cependant le mot « paline » connaît, dans le discours des étudiants congolais, ce que nous sommes tentés d'appeler un glissement de sens. Il ne désigne pas seulement l'étudiante nouvellement inscrite, mais aussi et surtout la petite amie de l'« ancien », c'est-à-dire de l'étudiant qui a passé plus d'une année à l'université. En effet, nouvellement arrivée à l'université, beaucoup de jeunes étudiantes de l'université Marien Ngouabi s'attachent, quelquefois naïvement, à un étudiant, sensé être plus avancé qu'elle en terme de niveau d'étude. Cet étudiant désigné dans le langage des étudiants par le mot « ancien » est sensé les protéger contre la brimade des autres « anciens », les aider dans le choix des options à suivre et les encadrer, mais aussi et surtout, devenir leur petit ami, celui qui leur procure un certain soutien sentimental. La « paline » apporte à l'« ancien » le réconfort moral, elle l'aide à supporter certaines de ses mauvaises prestations à l'école. Ainsi, la « paline » est considérée par les étudiants congolais comme « l'UV de consolation » de « l'ancien ». L'abréviation UV signifie Unité de Valeur. Les mots « palin » et « paline » ont donné naissance à des mots préfixés comme : « prépalin », « prépaline », « préprépalin » et « préprépaline ».

b-6- (Le) « Prépalin »

« Prépalin » est un nom masculin. Il désigne un élève de lycée, de classe terminale, qui aspire à devenir étudiant. C'est donc un palin en miniature.

b-7- (La) Prépaline

C'est le féminin de prépalin. Le mot désigne une élève de lycée, de classe terminale, qui aspire à devenir étudiante. Le préfixe pré- qui signifie avant donne aux mots prépalin et prépaline un sens lié à l'antériorité.

b-8- (Le) Préprépalin et (la) Préprépaline

Pour désigner les élèves, garçons comme filles encore en première ou dans les classes antérieures à la première, mais peuvent devenir étudiant ou étudiante, les étudiants de l'université Marien Ngouabi doublent le préfixe pré-. Ce qui donne les mots « préprépalin » et « préprépaline ». Ce doublement du préfixe n'est pas le fait du hasard. Il représente longueur du parcours qui reste à parcourir pour que ces élèves deviennent étudiants. On peut percevoir dans ce doublement le désir des étudiants de congédier la peur d'être rattrapé un jour, en cas d'échecs répétés, par ces élèves pleins d'ambition.

2 – La composition

La création des mots par composition se fait par association de plusieurs vocables simples ayant dans la langue une autonomie lexicale évidente. Elle se réalise soit par des mots attachés, comme dans gentilhomme, soit par des mots séparés, comme dans pomme de terre, soit des mots reliés à l'aide d'un trait d'union, comme dans arc-en-ciel. Dans le discours des étudiants congolais, les mots créés par composition sont finalement moins nombreux que ceux créés par dérivation.

a – Structure et sens des mots composés

Nous avons retenu, parmi quelques uns de ces mots composés trois que nous considérons comme les plus connus et les plus pratiqué par les étudiants. Il s'agit de doc-palin, de palin-Goldberg et de paline-Uмага.

a-1 – (Le) Doc-palin

L'expression « doc-palin » palin est un nom masculin. Il est constitué de l'abréviation Doc. qui est le diminutif de docteur et de l'élément grec palin qui signifie nouveau. Le « doc-palin » désigne donc un enseignant très jeune qui est au début de sa carrière. En effet, à l'université Marien Ngouabi, les étudiants appellent leurs enseignants par le nom docteur, qu'ils abrègent en doc.

a-2 – (Le) Palin-Goldberg

Le nom palin-Goldberg est construit autour de palin, dont le sens est nouveau, et Goldberg qui est un nom propre, celui d'un catcheur américain réputé pour sa force physique. « Palin-Goldberg » est le nom que les étudiants donnent aux nouveaux étudiants, belliqueux, qui refusant de se faire manipuler par les anciens usent de leur force physique et vont jusqu'à rosser certains de ceux qui provoquent. Le palin-Goldberg est donc l'expression même la force brute et irréflectible.

a-3 – (La) Paline-Uмага

« Paline-Uмага », comme « palin-Goldberg », est une sorte de « mot-image ». Paline, comme nous l'avons souligné supra, représente l'étudiante nouvellement inscrite à l'université. Quant à Uмага, c'est le nom d'un autre catcheur caractérisé par sa masse de chair et son corps rond. Les étudiants congolais qualifient de « paline-Uмага » l'étudiante corpulente, grasse, ronde, nouvellement inscrite à l'université. L'expression « paline-Uмага » est finalement un qualificatif peu envieux ; il est dépréciatif. La « paline-Uмага » est à la rigueur la représentation symbolique d'un corps de femme inesthétique caractérisé par des gestes mécaniques, sans finesse.

II – Les glissements vers des sens nouveaux

Outre la création de nouveaux mots, les étudiants de l'université Marien Ngouabi s'illustrent par leur capacité à faire dire à plusieurs mots de la langue française autre chose que ce qu'ils signifient dans leurs sens traditionnels. Il est vrai que : « dans l'usage courant de la langue, chaque locuteur sélectionne l'un des sens virtuels de chaque mot polysémique »¹. Mais l'étudiant congolais ne se contente pas de sélectionner des sens communément admis du mot. Il travaille plutôt de façon à renforcer la polysémie en dotant le mot de plusieurs autres significations liées à ses propres réalités

¹ Paul Nzete, « Les jeux de mots dans les romans de Sony Labou Tansi », in Mukala Kadima-Nzuji, Abel Kouvouama, Paul Kibangou (Dir.), *Sony Labou Tansi, La quête permanente du sens*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 62.

existentielles et émotionnelles. En d'autres termes, pour exprimer son quotidien, l'étudiant se joue du sens de certains mots auxquels il donne, en dehors de leur sens premier, un sens bien souvent incompréhensible pour celui qui est étranger à son univers. C'est cette sorte de « trafic de mots » que nous qualifions de glissement de sens. Nous essayons, dans cette partie, d'analyser les sens des substantifs et celui des verbes. Ce sont là les catégories de mots qui subissent plus de glissement de sens dans le discours des étudiants. Neuf mots sont analysés dans cette partie. Il s'agit de : micro, type, mercenaire, bombe, tombée, boire, taillader, saigner et casser.

1 – Le sens des substantifs

a – Micro

Le mot micro est un substantif qui vient de l'abréviation du nom microphone. Il désigne un appareil servant à transformer en signaux électriques des vibrations sonores. Dans le discours oral des étudiants de l'université Marien Ngouabi, notamment ceux résidant dans les campus, micro représente la moitié d'une baguette de pain. C'est un mot qui garde cependant, sur le plan analogique, tout son lien avec l'instrument désigné. Chez ces étudiants, manger du pain, en le mordant à belles dents signifie « chanter ». Le morceau de pain devient, par analogie, un microphone, et celui qui le mange, un chanteur. « Il est en train de chanter ». En effet, le pain fait partie des aliments les plus consommés dans les résidences estudiantines de l'université Marien Ngouabi. Nombreux sont les étudiants qui quelquefois n'ont pour unique repas journalier que du pain et de l'arachide. Il n'est donc pas rare d'entendre un étudiant dire : « Chante mon frère ! Chante, toi qui en a eu la possibilité ». Ces mots sont souvent prononcés dans le but de congratuler ou de taquiner celui qui mange du pain. Certains, manquant d'argent pour s'en procurer sollicitent l'aide de leurs camarades en disant : « Fais-moi chanter mon frère. »

Au-delà du fait que, par rapport à la signification qu'en donne les étudiants, micro penche sémantiquement vers l'appareil dont use le chanteur, ce mot peut bien tendre également vers la notion de quantité. Élément, du grec mikros, qui signifie « petit » et marque l'idée de la petitesse ou d'une action s'exerçant sur un petit objet, micro symbolise aussi, sans doute, la maigre quantité d'aliment que représente le morceau de pain.

b – (Un) Type

Type est un substantif masculin. Il représente une pièce qui porte une empreinte servant à faire de nouvelles empreintes. Le type est donc le « modèle idéal réunissant en lui, à un haut degré de perfection, les caractères essentiels d'une espèce déterminée d'objets ou de personnes »¹. Dans la compréhension des étudiants, le mot type représente trois réalités distinctes.

¹ Dictionnaire Hachette Encyclopédique illustré

La première : Type, souvent précédé des articles « un », « le » ou du démonstratif « ce », désigne un monsieur que l'on voit ou croise quelquefois ou souvent, mais qu'on connaît peu ou pas du tout. Exemples : « J'ai vu un type assis à l'entrée du campus. » ; « Ce type est bizarre » ; « Le type en question est le frère de Paul »

La second : Type, souvent précédé des possessifs « mon », « ton », « son », désigne, chez les étudiantes, le petit ami, tandis que chez les étudiants il désigne le camarade, le confident, le complice. Ainsi, une étudiante qui dit d'un garçon : « C'est mon type », veut dire « C'est mon petit ami », tandis qu'un étudiant qui dit la même chose veut souligner la complicité qu'il entretient avec son camarade.

c – (Un) Mercenaire

C'est une personne infiltrée, lors des examens ou de n'importe quelle évaluation, pour composer à la place d'un étudiant absent ou tout simplement pour aider des étudiants à traiter leur sujet. Ces personnes souvent payées par ceux qui les sollicitent, le font dans des départements et des niveaux où elles ne sont pas sensées être reconnues par les enseignants ou les surveillants.

d – Une Bombe

La bombe est un projectile explosif. Elle peut être lancée par canon ou larguée par avion. Dans le langage des étudiants, à côté de cette signification, la bombe désigne un papier ou un quelconque support sur lequel l'étudiant copie des parties du cours, et qu'il dissimule, dans le but de s'en servir comme aide mémoire au cours d'une évaluation. Ainsi, « préparer des bombes » ou « faire des bombes », c'est se préparer à tricher ou tout simplement tricher.

e – Une tombée

C'est un nom utilisé dans la construction des locutions comme « la tombée de la nuit ». Dans le jargon des étudiants, « une tombée » désigne une jeune fille errante et légère, totalement libérée de l'autorité parentale, et prête à s'abandonner au premier venu, sans se poser de question. Ce nom est en fait né dans le contexte de la longue guerre civile que le Congo a connu dans les années 1997-2000. Les tombés étant les personnes fauchées par les balles au cours des affrontements ou tout simplement par les balles perdues pendant la fuite des zones de combat. Le ou la tombé(e) représente donc un corps sans vie, inerte et libéré de toute contrainte qu'impose l'existence. Les jeunes filles dites « tombées » sont donc des filles dépassées par les événements de la vie et qui troquent leur sexe contre un peu de nourriture, d'argent ou même un petit gîte pour passer la nuit, après une journée d'errance.

2– Le sens des Verbes

a – Boire

Chez les étudiants congolais, le verbe boire ne signifie pas seulement avaler un liquide. Il l'expression imagée d'une situation délicate pour un étudiant qui à mal travaillé au cours d'une évaluation. Ainsi, boire c'est être dépassé par l'épreuve. Il n'est pas rare de les entendre dire :

- à laurée d'une évaluation : « Il faut étudier pour éviter de boire le jour du devoir » ;
- pendant l'évaluation : « Je bois » ; « Je suis en train de boire » ;
- au sortir d'une évaluation : « J'ai bu » ; « Il a bu ».

Finalement le mot boire prend toute la dimension d'un « mot-image ». Il est une sorte de figure métaphorique d'autant qu'à travers l'action de boire, les étudiants évoque le fait de se noyer. L'étudiant qui boit est en fait celui qui est noyé par l'épreuve et qui en sort avec la conviction d'avoir mal travaillé. Au lieu d'avalé, il se fait avalé.

b – Taillader

Taillader est un verbe du premier groupe. Il signifie faire des entailles. Dans le langage des étudiants, ce mot est plutôt l'expression d'un discours déconstruit, illogique. Taillader c'est donc divaguer, dire n'importe quoi.

c – Saigner

Saigner, c'est perdre du sang. Au sens figuré, ce verbe veut dire épuiser en soutirant toutes les ressources. C'est vers ce sens figuré que penche les sens que les étudiants donnent à ce verbe. En effet, pour un étudiant qui reçoit sa petite amie dans sa chambre du campus, saigner a deux significations. La première est liée au fait de dépenser de l'argent pour organiser la réception. Cela veut dire saigner financièrement. La seconde est liée au saignement de la verge au cours de l'acte sexuel que cet étudiant aura avec sa petite amie. Ainsi, l'étudiant saigne doublement chaque fois qu'il organise une grande réception de sa bien-aimée.

d – Casser

En français, le verbe casser désigne le fait de briser, de réduire en morceau quelque chose. Le mot acquiert, dans le discours des étudiants, une signification imagée et veut dire traiter avec aisance et beaucoup de facilité un sujet au cours d'une évaluation. L'étudiant qui, au sortir d'un devoir de classe ou d'un quelconque examen, dit avoir casé, lorsqu'il a bien travaillé et est sûr d'avoir une très bonne note.

Conclusion

L'objectif de cette étude a été d'analyser le phénomène de création des mots et leurs glissements vers des sens nouveaux dans le français parlé des étudiants de l'université Marien Ngouabi. Au terme de celle-ci, nous pouvons conclure sur trois observations. D'abord, les étudiants restent dans la logique conventionnelle lorsqu'ils créent leurs mots. Ils procèdent de façon classique en usant de la dérivation et la composition. Cela, sans doute dans l'espoir d'intégrer entièrement les mots de leur trouvaille dans leur discours français, comme des mots et expressions de la langue française. Ensuite, leurs créations portent plus sur des substantifs que sur d'autres catégories de mots. Enfin, le mot acquiert dans leur discours une valeur analogique. Il est une sorte de « mot-image », exprimant de façon métaphorique la pensée de celui qui parle. Ce qui rend polysémique les mots qu'ils créent, mais aussi, renforce la polysémie de ceux existant déjà, qu'ils essaient d'habiller aux couleurs de leur quotidien. La démarche de ces étudiants s'inscrit dans la perspective de ce que Suzanne Lafage appelle « appropriation et créativité »¹. Ils essaient de s'approprier la langue, de la modeler à leur guise de façon à exprimer les réalités de leur vie d'étudiant. Ils participent, par-delà ce désir d'appropriation, à « l'évolution et de l'enrichissement de la langue française »².

Indications bibliographiques

- 1 – Dubois (Jean), Lagane (René), *Larousse Grammaire*, Paris, Larousse, 1995.
- 2 – Frei (Henri), *La grammaire des fautes*, Rennes, Ennoia, 2003.
- 3 – Lafage (Suzanne), « Le lexique français de Côte-d'Ivoire : appropriation et créativité ». In *Le Français en Afrique*. 16 et 17. Nice : ILF-CNRS UMR 6039. T. 1 et 2.
- 4 – Mayaka ma Kanda, « Le jargon des étudiants Kinois. Essai d'analyse lexicologique », in *Scientia*, revue de Sciences, Lettres et Pédagogie appliquée, vol. 2, n° 2, 1986.
- 5 – Nzete (Paul), « Les jeux de mots dans les romans de Sony Labou Tansi », in Mukala Kadima-Nzujj, Abel Kouvouama, Paul Kibangou (Dir.), *Sony Labou Tansi, La quête permanente du sens*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- 6 – Theveau (P.), Lecomte (J.), *Vocabulaire pratique de la littérature*, Editions Classiques Roudil, 1968.

¹ Suzanne Lafage, « Le lexique français de Côte-d'Ivoire : appropriation et créativité ». In *Le Français en Afrique*. 16 et 17. Nice : ILF-CNRS UMR 6039. T. 1 et 2. 865 p.

² Jean Dubois, René Lagane, *Larousse Grammaire*, Paris, Larousse, 1995, p.7.